

ICCS-CIEC CONFERENCE 2012

Cultural Challenges of Migration in Canada/Défis culturels de l'immigration au Canada

Ottawa, May 22-24, 2012.

PANEL: L'esprit migrateur

1

Lire les littératures de la migration à partir des vestiges mémoriels

Zilá Bernd

Unilasalle/UFRGS - Brésil

Résumé :

Analyser l'esprit nomade des écrivains québécois de la diaspora haïtienne tels que Dany Laferrière, Stanley Péan et Marie-Célie Agnant à partir des traces ou des indices mémoriels. Montrer, à partir de la lecture de leurs derniers romans, comment la présence des vestiges/traces mémoriels de leur culture d'origine peut être lue dans une perspective de transculturalité, qui privilégie la relation. La lecture proposée de ces auteurs s'inscrit dans un double cadre théorique : des mobilités culturelles, en favorisant les nomadismes intellectuels, et de l'esthétique du vestige, qui essaie de lire « l'esprit migrateur » des écrivains québécois/canadiens qui se produit entre mémoire, silence et oubli.

Mots-clés: esprit nomade, vestiges mémoriels, migrance/migration; transculture

Le mouvement nomade ne suit pas une logique droite, avec un début, un milieu et une fin. Tout ici est milieu. Le nomade ne va pas quelque part, surtout en droite ligne, il évolue dans un espace et il revient souvent sur les mêmes pistes, les éclairant peut-être, s'il est **nomade intellectuel**, de nouvelles lumières.

Kenneth White, *L'esprit nomade*.

Les mobilités migratoires transculturelles

Les littératures dites migrantes au Canada représentent effectivement un défi pour la critique et la théorie littéraires qui doivent faire face au problème de classer ces littératures qui surgissent en conséquence des successives vagues migratoires arrivées au Canada. Différents termes ont été proposés pour nommer des littératures qui se construisent ayant pour base deux horizons culturels différents: celui du pays d'origine des migrants et celui du pays d'arrivée, le Canada. L'appellation «**littérature migrante**» est en faite la plus usuelle depuis la publication de *L'écologie du réel* de Pierre Nepveu, en 1988. Pour cet auteur, l'imaginaire migrant «se donne essentiellement comme brouillé, écartelé entre des contradictions impossibles à résoudre. (...) En fait, ce sont les catégories mêmes du proche et du lointain, du familier et de l'étranger, du semblable et du différent qui se trouvent confondues » (1988, p. 199-200).

Janet Paterson, dans un texte de 2007, publié en 2008, se demande si l'on doit parler des littératures migrantes ou des **littératures transnationales** en nous rappelant que dans le monde francophone du Québec c'est l'appellation «migrante» qui prédomine tandis que dans les milieux du Canada anglophone on parle plutôt des «littératures transnationales». Selon l'auteure, les littératures migrantes se constituent par des « récits de la dépossession identitaire, ayant l'exil comme toile de fond et la perte et le déracinement comme thématiques récurrentes » (2008 : 96). Par contre, les récits transnationaux se caractériseraient par les jeux identitaires mobiles et multiples. Selon Paterson,

le transnationalisme implique un processus selon lequel des formations identitaires traditionnellement circonscrites par des frontières politiques et géographiques vont au-delà des formations nationales pour produire de nouvelles formations identitaires. Il y a une mise à distance d'un discours identitaire restreint au profit de l'éclatement, de l'hétérogénéité et de la mouvance (p. 96).

Sous les appellations de migrantes ou transnationales, nous assistons, surtout à partir des années 1980, au Canada, à l'émergence des formes littéraires de ce

que j'appelle la «mobilité migratoire transculturelle» issues des déplacements des communautés ethniques qui sont parfois profondément marquées par les processus de déterritorialisation. La lecture proposée des trois auteurs de la migration - Marie Célie Agnant¹, Dany Laferrière² et Stanley Péan³ - s'inscrit dans un double cadre théorique: des **mobilités culturelles**, en favorisant les nomadismes intellectuels, et de **l'esthétique du vestige**, qui prétend montrer que «l'esprit migrateur» se nourrit de la récupération des traces mémorielles pour dépasser à fois le silence et oublier.

1. Nomadisme intellectuel: forme privilégiée de la mobilité culturelle

Rachel Bouvet (2006) se penche sur la définition des concepts de parcours et nomadisme. Le parcours n'est pas un déplacement sur des routes pavées, bien signalées par des panneaux indicatifs, mais un déplacement qui se fait à travers des signes éphémères, des vestiges et des traces qui s'effacent facilement. Très souvent, ce sont les chansons qui évoquent la mémoire des lieux. L'espace est donc défini davantage en termes d'itinéraires que de superficie à occuper ou à habiter, comme dans le cas des sédentaires. Rachel Bouvet insiste également sur le fait que le nomade a connu différents avatars dans sa qualification par les sédentaires : il a d'abord été vu comme un barbare, distant des stades préliminaires de l'évolution humaine, pour ensuite être perçu comme un sage et un philosophe – et c'est précisément le dernier de ces avatars qui serait à l'origine de la confusion entre nomadisme et errance. Pour synthétiser le raisonnement de l'auteure, le nomadisme comprend une mémoire des lieux conservée par la communauté dans le but d'orienter les déplacements de la tribu; un itinéraire répétitif qui n'est modifié qu'en fonction de

¹ Née à Port-au-Prince, vit au Québec depuis 1970.

² Né à Port-au-Prince, vit à Montréal depuis une trentaine d'années. Est auteur de plusieurs romans traduits dans plusieurs langues. Il a eu différents prix littéraires.

³ Né à Port-au-Prince, il a grandi au Québec. Il a publié une vingtaine d'ouvrages.

l'épuisement des sources naturelles (l'eau, etc.). À partir de la figure du nomade marquée par la mobilité et sur la base du travail de Kenneth White (plus spécifiquement sur le livre *L'esprit nomade*, 1987), la chercheuse de l'UQAM développe également la notion de l'intellectuel en tant que nomade, vu que son parcours implique découverte et répétition : « la découverte d'auteurs de toutes les époques, de textes de traditions différentes, de régions, de paysages, de communautés, de cultures autres, qui seront très souvent revisités » (Bouvet, 2006, p. 47).

Michel Maffesoli est peut-être l'intellectuel français qui a le plus approfondi la problématisation du concept de nomadisme dans son petit – mais palpitant – ouvrage *Du nomadisme; vagabondages initiatiques* (1997). Sa question de base est la suivante: comment décrire des sociétés en mouvement, en constante transformation et aux structures en rénovation permanente ? Le désir de considérer les concepts d'errance et de nomadisme pour parler de l'homme de la modernité tardive provient du constat selon lequel les enracinements identitaires peuvent être néfastes et générer des scissions et des préjugés. L'ouverture nécessaire à l'autre et à la relation ouvre la voie à un oxymoron: un *enracinement dynamique*, qui renvoie à une construction identitaire fondée sur l'affirmation de l'appartenance à un lieu, avec dans le même temps l'ouverture nécessaire à l'autre, à la diversité et à la relation. En créant la métaphore du nomadisme pour se référer aux multiples d'identification des individus qui remplacent l'identité de racine unique, il affirme que c'est le déplacement qui sauve et non l'enracinement.

Si les chercheurs québécois s'attachent à établir des nuances entre les différentes figures de la mobilité, comme le voyageur, le nomade, l'errant, le flâneur, le déambulateur, le pèlerin, le diasporique, Maffesoli les utilise quasiment comme synonymes. Il met davantage en évidence la perturbation que provoquent dans différentes communautés les figures de l'instabilité et du déplacement, à l'exemple des étrangers, de ceux qui sont de passage; autrement dit, les figures incluses dans l'archétype de l'*Homo Viator*, le pèlerin qui brise

la stabilité et annonce avec son arrivée de nouvelles habitudes, de nouvelles langues et de nouvelles coutumes. Il met en quelque sorte en danger la stabilité sociale, il représente un risque moral incontestable parce qu'il est potentiellement porteur de nouveautés susceptibles de menacer l'équilibre des systèmes. En ce sens, le nomade est considéré comme un barbare, qui vient perturber la quiétude des sédentaires. Mais dans la réalité il est une figure de l'ambivalence, parce qu'il suscite la phobie tout en provoquant l'admiration.

Les œuvres des trois auteurs que nous avons choisies sont exemplaires du désir d'*enracinement dynamique* par la mouvance. Dans *Je suis fatigué* (2005) et *L'énigme du retour* (2009) de Dany Laferrière, le déplacement est géographique, dans la mesure où il déambule de Montréal à Port-au-Prince et Miami parmi d'autres villes, mais aussi intellectuel. Dans *Je suis fatigué* (écrit en 2001 et réédité en 2005), il avoue ne quitter jamais une ville où il a vécu: «Au moment où je mets les pieds dans une ville, je l'habite. Quand je pars, elle m'habite» (2005, p. 193). *L'énigme du retour* est une tentative de l'auteur d'établir un dialogue avec Aimé Césaire qui a composé, en 1939, *Le Cahier d'un retour au pays natal*, poème anthologique qui décrit le désir du poète de retourner «au pays natal», lieu de mémoire ambiguë qui peut être la Martinique, où il est né, l'Afrique, où se trouvent les racines de son imaginaire, ou encore un cheminement à l'intérieur de soi-même pour affronter les dilemmes identitaires qui ont pris origine lors de son long séjour en France, donc, éloigné de son pays natal. Le narrateur de *L'énigme du retour* quitte Montréal pour aller à Port-au-Prince avec son exemplaire du *Cahier* qu'il lit et relit et finit par le donner à son neveu. Dans quelle mesure le retour est un énigme? Comme nous le savons «énigme» renvoie à «chose difficile à comprendre et à expliquer, mystère, problème»⁴. Le retour, 33 ans après le départ, lui donnera l'illusion de retrouver le temps perdu :

⁴ *Petit Robert*, 1, p. 647.

Je me vois ainsi dans la gueule du temps.
 On me vit sourire
 dans mon sommeil.
 Comme l'enfant que je fus,
 du temps heureux de ma grand-mère.
 Un temps enfin revenu.
 C'est la fin du voyage. (2009, p. 286)

Si A. Césaire en arrivant «au pays natal» constate le désastre, se révolte pour enfin se réconcilier avec la Martinique et construire des utopies, le retour de D. Laferrière comporte une part de choc après tant d'années au Canada: il restera enfermé dans sa chambre d'hôtel pendant les premiers jours. Par la suite il sent la profonde sensation d'apaisement qui lui permet de revivre les années heureuses de son enfance, ce qui ne l'empêche pas de constater que le voyage de retour est temporaire et s'achèvera bientôt. De 1939 à 2009, la différence entre un retour et l'autre est de 70: il n'y a plus d'espace pour la construction des utopies.

Piotr Sadkowski, à partir du néologisme *métaspora* créé par Joël Des Rosiers, constate chez D. Laferrière la convenance d'utiliser ce néologisme plutôt que diaspora dans la mesure où *métaspora* renvoie à «ce qui dépasse et englobe», désignant en même temps «des relations et interpénétrations des cultures diverses» (2012, p. 304). L'auteur de l'article constate que l'exercice de retour au pays natal dans *l'Énigme du retour* correspond à un travail de construction identitaire rhizomatique qui relève non pas d'un désir de repli ou de (re)enracinement mais «d'ouverture constante à l'autre, aux métaspora dépositaires des splendeurs et des misères des Amériques» (p. 304).

Quant à Stanley Péan c'est bien l'imaginaire mythique de son pays natal qui peuple son univers fictionnel. Les deux figures mythiques les plus prégnantes de la mythologie haïtienne: le *bizango*⁵ (*Bizango*, 2011), l'être qui

⁵ En Haïti, membre d'une société secrète doté du pouvoir de se dévêtir de sa peau humaine et d'adopter toute autre forme de son choix, le plus souvent celle d'une animal volant ou rampant. (*Bizango*, 2008, p. 8)

change de peau comme un caméléon, et le zombi ⁶(*Zombi blues*, 1996), le mort-vivant, sont réappropriés et réinterprétés dans le cadre de la réalité montréalaise. Cette mobilité entre les imaginaires n'est pas nostalgique du pays natal et ne constitue point «des récits de la dépossession identitaire, ayant l'exil comme toile de fond et la perte et le déracinement comme thématiques récurrentes», comme a écrit Janet Paterson à propos des littérature migrantes du Québec. Au contraire, se servir des résidus mythologiques pour mieux comprendre la réalité qui les entoure présentement, constitue un fertile processus de transculturation dans lequel l'interpénétration des cultures produit des fait culturels nouveaux et originels.

Marie-Célie Agnant, dans *La dot de Sara* (1995), *Le livre d'Emma* (2001, réédité en 2008) et *Un alligator nommé Rosa* (2007), donne voix à des femmes qui viennent d'un le pays qui a passé du système esclavagiste des plantations à des régimes dictatoriaux qui leur a imposé le silence. Rompre le silence est l'élément fondamental pour la construction identitaire dans le pays élu pour recommencer une nouvelle vie. Dans *La dot de Sara* c'est la grand-mère qui raconte son histoire et celle d'autres femmes âgées haïtiennes dont l'adaptation au Canada est bien plus pénible que pour leurs filles qui ont pris la décision de migrer. Les grands-mères les ont suivies pour les aider à garder leurs enfants. Le récit de la grand-mère Marianna devient une dot pour sa petite-fille, Sara, pour qu'elle comprenne un jour les dilemmes de la première génération des femmes en exil:

Selon moi il faut laisser au coeur le soin de définir son propre pays. Sara aura vingt ans bientôt. Dans quel pays naîtront tes arrières petits-enfants> Peut-être là-bas [Haïti], peut-être ailleurs, mais plus sûrement ici [Canada]. Notre pays devrait être la terre où l'on se sent le mieux. La terre qui reconnaît le bruit de nos pas, dirais-tu. (1995:165)

⁶ En Haïti, individu à qui on a administré une drogue qui induit un état similaire à la mort, et qu'un sorcier vodou exhume pour le mettre à son service ; Familier : personne à l'air absent, amorphe. (*Zombi blues*, 1996, p. 11).

L'héritage de la grand-mère qui retourne au pays d'origine à la fin du récit, après 20 ans à Montréal, est le témoignage du déracinement et de la difficulté de vivre «sur deux routes à la fois», dans une ville qui ne reconnaissait pas forcément «le bruit de ses pas». Sa fille Giselle et sa petite-fille Sara feront plus facilement l'expérience - qui peut être enrichissante – de vivre sur «deux routes».

2. Les vestiges mémoriels du pays natal

L'oeuvre des auteurs de la migration que nous venons de mentionner nous renvoie aux problématiques présentées par Walter Benjamin qui travaillait sur la reconstitution de l'histoire à partir de traces, sur les détails et les restes qui sont méprisés par la majorité des historiens. Il attribue aux traits mnémoniques, aux résidus mémoriels - considérés par l'historiographie officielle comme étant “les déchets de l'histoire” – une valeur «intense et durable». Ils sont en fait “plus intenses et durables si le processus qui les génère n'arrive pas au conscient” (Benjamin, 1989, p. 108). Dans les littératures des Amériques, ces résidus deviennent les fils avec lesquels les auteurs tissent la trame des réminiscences de leurs personnages. Dans ce sens,

la mémoire n'est pas, pour Benjamin, simplement la faculté de retenir les savoirs et les faits vécus dans le passé, mais la capacité de reconnaître les impressions laissées par eux et les (re)signifier dans le présent, produisant un sens nouveau et établissant avec elles une nouvelle relation. Elle est ainsi constitutive du sujet. C'est ce qui rend possible l'acte de remémoration (Vieira, 2007, p. 24).

Si on prend pour base ces réflexions, ce serait possible de lire les romans de Marie-Célie Agnant dans cette perspective et de mieux saisir le profil de ses personnages. Emma, de *Le livre d'Emma*; Marianna et Giselle, de *La dot de Sara*, se constituent comme sujets de leur propre histoire à travers la remémoration, en essayant d'agencer leurs vécus dans leur pays natal - Haïti - pour les (re)signifier

dans le temps présent du récit (à Montréal). Ce fait contribue à les constituer comme sujets de l'énonciation et non plus comme objets comme elles ont été considérées dans le contexte de l'esclavage. Elles n'oublieront jamais qu'elles descendent de cette lignée de femmes dont le marronnage ou le suicide étaient les seules armes contre l'oppression. La remémoration des vestiges mémoriels permet à ces écrivains de la migration de donner un sens nouveau à leur présent en l'éclairant d'une lueur nouvelle.

Le personnage Emma, femme noire d'origine haïtienne, se trouve dans un hôpital psychiatrique à Montréal et le médecin, ne réussissant pas à la faire parler, invite une assistante sociale de l'institution, Flore, elle aussi immigrante haïtienne, pour fonctionner comme interprète. Le long et obstiné silence s'estompe et le lecteur connaît l'origine de sa maladie mentale: sa thèse de doctorat soutenue à Paris n'a pas été acceptée parce qu'elle avait voulu raconter l'histoire de l'esclavage d'un autre point de vue que celui de l'histoire racontée par les Blancs. Elle a voulu remonter l'histoire au temps des négriers, en faisant appel aux récits des femmes de sa lignée, pour essayer de dévoiler «la source de l'horreur et de la haine contre les Noirs» (*Le livre d'Emma*, 2008, p. 117). Emma a voulu refaire la trace de la traversée transatlantique et enquêter sur la cause de tant de souffrances imposées à plus de 300 mil Africains dans les ventres des bateaux négriers. Elle ne fait confiance qu'à Flore à qui elle confie que «la mémoire est parfois bourrasque, ressac, sable qui nous engloutit. Mais elle est aussi cette branche à laquelle s'accrocher quand les marées sont trop fortes» (2008, p. 119). Se donner au devoir de mémoire de façon obsessionnelle la rend folle. Le souvenir des différents récits des femmes ancestrales n'arrive pas à la soulager, mais lui permet de transmettre ce legs à une autre femme qui deviendra à son tour héritière de son histoire, pouvant la remémorer à sa descendance. Si l'université française s'est refusé d'entendre sa voix, elle a au moins, avec son intention d'écrire la thèse, renouvelé le geste des femmes haïtiennes de tradition orale qui ont transmis de génération à génération le récit de l'holocauste commis contre les esclaves en Haïti.

En fait le travail de récolter les traces mnémoniques favorise aussi le rachat de l'ingrédient fondamental pour la construction identitaire qui passe par la reconstitution d'une **mémoire longue** (ou de longue durée, pour utiliser la terminologie de Gérard Bouchard et de Fernand Braudel). Dans cette construction ressortit le rôle de la mémoire de l'ancestralité maternelle, source inépuisable de sagesse, d'un imaginaire et d'une spiritualité d'origine afro. C'est donc le versant oral, transmis par les mères à ses filles, les histoires de viol, de marronnage ainsi que les prières, les chansons, les recettes de cuisine et d'autres arts de faire, qui va constituer les fondements de la mémoire longue qui sera tissée petit à petit dans un entre-lieu qui se situe entre souvenir et oubli, conscient et inconscient, mémoire volontaire et involontaire.

Selon G. Bouchard (2009, p. 9-37), il y a différents modes de contourner les "mémoires honteuses" – celle qui sont associées à la honte des victimes parce qu'elles ont été soumises au viol ou aux punitions cruelles et avilissantes. Un de ces moyens c'est l'amnésie, le silence, qui correspond à des tentatives d'oublier et de se taire sur le passé. G. Bouchard observe dans les communautés neuves comme l'Australie, ces stratégies de escamoter le passé honteux d'avoir été colonisés par des condamnés à la prison et à l'exil. Il fait ressortir la réaction à cette situation laquelle se constitue en stratégie mémorielle radicale: rompre le pacte de silence, en vue de reconnaître "publiquement l'impureté des origines dans toute sa laideur". Le résultat c'est bien la libération de la mémoire honteuse, c'est à dire, réussir à défaire les nœuds de mémoire : rompre le silence a permis à la population australienne se réapproprier de son passé en vue de pouvoir "évacuer le squelette des origines des armoires de la mémoire nationale" (p.23).

Il semble qu'une telle stratégie peut être constatée dans les romans que nous venons d'évoquer: la première tentative des personnages est celle de nier par l'amnésie et le silence «la mémoire honteuse» qui constitue ce que Gérard Bouchard appelle de «nœuds de mémoire». À cette phase pourtant, s'ensuit une autre qui est celle de la révélation, du désir de rompre le pacte de silence, de se réapproprier de ce passé, pour projeter des utopies qui deviennent espoir dans l'avenir.

Dans le sillage de Michael Pollack, dans l'article «Mémoire, silence et oubli», nous pouvons conclure que le silence cède la place aux mémoires souterraines des groupes marginalisés en émergence et dont les discours vont s'opposer aux "vérités" de la mémoire officielle, en introduisant de l'hétérogène dans les discours représentatifs de la mémoire nationale. La dernière étape de ce long et pénible processus de remémoration c'est la transformation des mémoires souterraines en mémoire collective organisée.

2. Entre mémoire, silence et oubli: la construction de l'esthétique transculturelle des Amériques

M. Pollack théorise sur les mémoires souterraines qui s'opposent à la mémoire officielle, soit la mémoire nationale, prenant leur origine dans les cultures minoritaires et dominés (1989, p. 4). Nous avons prétendu montrer que les littératures migrantes se construisent à partir des mobilités spatiales et imaginaires et de la récupération des résidus mémoriels qui sont réinterprétés dans le temps présent du nouveau territoire habité. Dans ce sens elles déstabilisent les certitudes nationales et brisent le concept d'identité homogène. Voilà une des raisons de l'importance de ces littératures.

Nous tenons à insister sur l'esprit nomade ou nomadisme intellectuel dont nous parle K. White. Ce philosophe nous rappelle que le nomade «revient souvent sur les mêmes pistes, les éclairant [...] de nouvelles lumières». Revenir sur les mêmes pistes ne caractérise donc forcément le retour nostalgique au passé ou désir d'enracinement, de quête d'une identité fermée de racine unique, au contraire ça peut caractériser une condition de survivance intellectuelle, une sorte de travail de mémoire qui rend possible un nouvel éclairage de la culture du Nord qui devient métissée au contact avec la vision du monde des écrivains venus du Sud.

Nous croyons que ce débat sur les littératures dites migrantes, celles où le « vrai cheminement est intérieur »⁷ sera bientôt un débat vidé de sens dans la mesure où tout écrivain est nomade car il peut élire dans n'importe quel géographie ses ancêtres culturels à travers la lecture des littératures de toute la planète. L'esprit migrateur, comme nous le rappelle Pierre Ouellet, peut être présent chez des écrivains qui n'ont jamais quitté leur pays natal. Ce débat perd son importance au fur et à mesure que les appellations ayant trait à l'appartenance nationale des écrivains auront une portée de moins en moins considérable dû à l'extrême mobilité qui caractérise notre modernité tardive. Déjà D. Laferrière se proclame fatigué (*Je suis fatigué*) des contraintes d'appartenance et de la manie des chercheurs de mettre des étiquettes à tous les phénomènes littéraires qui émergent. Faisant la navette culturelle entre Haïti et le Québec, il se sent plus confortable en se autoproclamant écrivain américain ou même universel: «Je suis trop ambitieux pour appartenir à un seul pays. Je suis universel» (2005.p. 222).

Nous pouvons ou nous devrions donc parler plutôt que de littératures migrantes ou transnationales, d'**esthétiques transculturelles américaines** qui émergent de la traversé des différentes cultures et de l'utilisation créatrice des vestiges immémoriaux qui sont comblés par la force de l'imagination. Entre mémoire et oubli, entre le paysage culturel québécois et les retours imaginaires en Haïti, D. Laferrière, S. Péan et M.-C. Agnant créent des images littéraires nouvelles et créolisées qui sont à l'origine d'une nouvelle cartographie littéraire des Amériques.

Références :

AGNANT, Marie-Célie. *Le livre d'Emma*. Montréal: éditions du Remue-Ménage, 2008.

⁷ Cf. Dominique Frinta, Radio de l'UQAM, transcrit dans l'édition de 2005 de *Je suis fatigué*.

- *Un alligator nommé Rosa*. Montréal: Les éditions du Remue- Ménage, 2007.
- *La dot de Sara*. Montréal : Les éditions du Remue-Ménage, 1995.
- BENESSAIEH, Afef (ed.) *Transcultural Americas/Amériques transculturelles*. Ottawa: Les Presses de l'Université d'Ottawa, 2010.
- BERND, Zilá, org. *Dicionário das mobilidades culturais; percursos americanos*. Porto Alegre: Literalis, 2010.
- BOUVET, Rachel; CARPENTIER, André; CHARTIER, Daniel. *Nomades, voyageurs, explorateurs, déambulateurs*. Paris: L'Harmattan, 2006.
- CÈSAIRE, Aimé. *Cahier d'un retour au pays natal*. Paris: Présence africaine, 1971 (première édition, 1939)
- FRINTA, Dominique. Réception critique. IN. LAFERRIÈRE, Dany. *Je suis fatigué*. Montréal: TYPO, 2005. P. 222.
- LAFERRIÈRE, Dany. *L'énigme du retour*. Montréal: Boréal, 2009.
- *Je suis fatigué*. Montréal: TYPO, 2005. P. 222.
- LAROCHE, Maximilien. Bizango. IN BERND (org.) *Dicionário de figuras e mitos literários das Américas*. Porto Alegre: Tomo e Editora da UFRGS, 2007. p. 45-51.
- MAFFESOLI, Michel. *Du nomadisme; vagabondages initiatiques*. Paris: Le livre de poche, 1997.
- NEPVEU, Pierre. Écritures migrantes. IN *L'écologie du réel*. Montréal: Boréal, 1988.
- OUELLET, Pierre. *L'esprit migrateur; essai sur le non-sens commun*. Montréal: VLB, 2005. (Collection Le soi et l'autre)
- PATERSON, Janet. Identité et altérité: littératures migrantes ou transnationales? *Interfaces Brasil-Canadá*, n. 9, Rio Grande: FURG/ABECAN, 2008. p. 87-102.
www.revistabecan.br
- PEAN, Stanley. *Bizango*. Québec: Les allusifs, 2011.
- *Zombi blues*. Montréal: La Courte Échelle, 1996.

POLLACK, Michael. Memória, silêncio e esquecimento. *Estudos históricos*, Rio de Janeiro, v. 2, n.3, 1989, p. 3-15. (traduit du français)

SADKOWSKI, Piotr. *L'énigme du retour* ou le voyage métasporique de Dany Laferrière. IN : BUJBOVSKA et alii, org. *Towards Critical Multiculturalism: Dialogues Between/Among Diasporas./ Vers um multiculturalisme critique: dialogues entre les diásporas canadiennes*. Katowice: Para, 2012, p. 304-313.

VIEIRA, Martha Lourenzo. A metaforização da memória ou a dialética da rememoração em Walter Benjamin. IN VIEIRA, M.L.; SILVA, I. O. *Memória , subjetividade e educação*. Belo Horizonte: Argumentum, 2007. p. 19-29.

WHITE, Kenneth. *L'esprit nomade*. Paris: Grasset, 1987. Le livre de poche.